

3.2. Mémoire et réconciliation

Activité
Histoire de guerre

- 1^{ère} de Lycée -

Deux hommes pacifiés...

Présentation

L'activité consiste à découvrir le cheminement de la réconciliation entre deux soldats ennemis, l'un allemand, l'autre français au travers d'un article de Marie Chaudey qui leur est consacré (*La Vie* n°3066, 3 juin 2004). Au travers de leur histoire, c'est la réconciliation franco-allemande qui est au cœur de cet article.

Objectifs

- ◆ Faire la connaissance de deux personnes pour lesquelles la réconciliation était nécessaire sinon vitale.
- ◆ Au travers de leurs réponses, repérer les étapes successives de la réconciliation franco-allemande, dans le but de comprendre l'importance des actes et des symboles posés.
- ◆ Réfléchir au processus et aux procédés qui ont été efficaces dans ce parcours ainsi que les bienfaits qui en résultent pour les deux personnes en question et pour soi-même.

Indications pratiques

Durée estimée de l'activité : 50 minutes

Nombre de participants : l'enseignant et sa classe

Lieu : salle de classe

Matériel nécessaire :

- ◆ Article de Marie Chaudey (extraits) in *La Vie*, 3 juin 2004, n° 3066
- ◆ Une fiche méthodologique sur la réconciliation en général

Préparation préalable

Imprimer et photocopier l'article pour chaque élève (4 pages).

Imprimer et photocopier la fiche méthodologique.



Consignes

Déroulement
1. Lecture de l'article. Repérer les articulations.
2. Souligner les passages qui concernent le processus de réconciliation franco-allemande.
3. A l'aide des réponses aux questions 1 et 3, établir la chronologie de la réconciliation franco-allemande. Huit étapes peuvent être relevées. Compléter ou préciser sa propre liste à l'aide de l'encadré.
4. Après avoir listé les faits qui constituent les étapes successives de cette réconciliation (le processus), tenter d'analyser dans l'ensemble de l'article les comportements ou les attitudes nécessaires à sa réalisation (les procédés).
5. Confronter ses propres réponses à la fiche méthodologique proposée.



réconciliation

Deux hommes pacifiés...

PAR STÉPHANE HESSEL ET AUGUST VON KAGENECK ● Marie Chaudey

L'un est un ancien résistant reconverti dans la diplomatie, l'autre un officier de la Wehrmacht devenu journaliste. Tous deux partagent le même amour de la France et de l'Allemagne. Tous deux ont été des acteurs du rapprochement de leurs pays.

En 1940, ils n'étaient pas du même côté de la ligne de front. De part et d'autre, leur jeunesse fut déchirée par la guerre. Soixante ans après, à l'automne de leur vie, ils se sont assis sereinement autour de la même table pour parler de la réconciliation franco-allemande. L'un, Stéphane Hessel, personnalité bien connue de tous les grands combats contemporains pour les droits de l'homme, fut fait prisonnier et s'évada avant de rejoindre de Gaulle à Londres, où il fut affecté au Bureau de contre-espionnage, de renseignements et d'action (BCRA) de la France libre. Mais, arrêté à Paris en juillet 1940 à la suite d'une trahison, il fut déporté à Buchenwald d'où il s'évada encore... (1). L'autre, August von Kageneck, lieutenant dans la Wehrmacht, fut blessé à trois reprises sur

le front de l'Est, y vit ses deux frères aînés mourir, avant de connaître l'humiliation d'une armée en perdition. Après la guerre, brillant journaliste, August von Kageneck fut correspondant dans l'Hexagone de *Die Welt*, quand Stéphane Hessel devenait ambassadeur de France. Mais les deux personnages ont plus en commun que les apparences ne le laissent supposer. Et leur communauté d'esprit s'est fait jour au cours du débat. Stéphane Hessel naquit en effet à Berlin en 1917, d'un père juif allemand. Arrivé en France avec sa mère à sept ans, il fut naturalisé en 1937 mais garde un indéfectible amour pour sa culture d'origine. August von Kageneck est quant à lui issu d'une grande famille de l'aristocratie rhénane et francophile, élevé dans le sens « de l'honneur et du devoir ».

Il a épousé la veuve d'un officier français et s'est installé à Paris depuis 1995, dans une maison dont les chiffres du code d'entrée recomposent la date du Débarquement... Hanté par la culpabilité, il n'a cessé de s'interroger sur son passé et d'exorciser ses fantômes par l'écriture (2). Les deux hommes parlent indifféremment, et avec la même élégance, la langue de Goethe ou celle de Molière.



Ci-dessus, Stéphane Hessel (en costume sombre) et August von Kageneck partagent la même espérance.

1. La Vie. Que vous inspire l'invitation faite au chancelier Gerhard Schröder de participer aux cérémonies commémorant l'anniversaire du Débarquement ?

Stéphane Hessel. C'est une grande satisfaction pour nous Français de recevoir le chancelier. Car on s'aperçoit au fil du temps que le nazisme n'a pas eu outre-Rhin seulement des partisans mais aussi des ennemis. Il y a eu très tôt une Allemagne anti-hitlérienne, qui a été laminée au début des années 1930, puis le pays a subi la guerre avec des pertes épouvantables. Je compte parmi mes amis des familles allemandes qui ont été broyées par le nazisme. Nous sommes donc, les Allemands comme les Français, les survivants d'une tragédie qui a essayé de nous détruire, et c'est ensemble que nous tentons désormais de construire l'Europe. Nous avons aujourd'hui le même bonheur à constater que le nazisme a été vaincu et que la Libération s'est faite le 6 juin.

Il y a bien sûr une catégorie de personnes qui a été la victime absolue de l'hitlérisme : ce sont les juifs, avec la Shoah. Mais pour le soldat français au front ou l'Allemand qui se battait dans la Wehrmacht, l'épreuve de la guerre a été terrible. Ceux qui ont combattu en Russie, ceux-là savent que les Allemands ont été victimes de la guerre au même titre que nous.

August von Kageneck. Le fait qu'un chancelier allemand soit invité pour la première fois au milieu des grands vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale est le signe de l'excellente entente qui règne aujourd'hui entre la France et l'Allemagne. Le lien franco-allemand est devenu naturel : la présence d'un Gerhard Schröder ne fait plus choc. De leur côté, les Allemands comprennent maintenant qu'ils ont été libérés ce jour-là, eux aussi. Or, c'était une chose inadmissible il y a encore dix ou vingt ans ! L'attentat contre Hitler perpétré par von Stauffenberg, le 20 juillet 1944, a très longtemps été considéré comme une haute trahison : inadmissible pour un officier de la Wehrmacht de lever la main contre le chef suprême... Même si beaucoup de gens détestaient Hitler - et j'en étais.

2. Comment les Allemands ont-ils fini par accepter le paradoxe de s'être libérés en perdant la guerre ?

A.v.K. En 1984 déjà, le président de la République Richard von Weizsäcker avait eu un très beau mot à l'occasion du 40^e anniversaire de la défaite allemande : « Ce fut le jour de notre libération. » Il avait osé dire également que « la démocratie dans notre pays était le cadeau de la défaite », en reprenant une phrase de Heinrich Mann, le frère du grand écrivain Thomas Mann... Aujourd'hui, les hommes qui ont vécu la guerre ont pratiquement tous disparu. Nous en sommes à la troisième génération d'après 1945 qui est lavée de tout attachement au passé. Chez les jeunes, le nazisme est abhorré, totalement condamné. Il leur est d'autant plus facile d'accepter l'idée que leurs grands-parents ont été libérés le 6 juin. Quant aux anciens, comme moi, beaucoup partagent aujourd'hui l'idée que nous étions incapables de nous libérer nous-mêmes du nazisme. L'entreprise était impossible dans un État policier : ceux qui s'y sont essayés ont lamentablement échoué.

3. Quelles sont à vos yeux les jalons les plus marquants de 60 ans de réconciliation ?

A.v.K. La réconciliation a commencé très tôt. Sans doute lors du premier tête-à-tête entre Robert Schuman et Adenauer, le Lorrain et le Rhénan, au début des années 1950. Mais elle était aussi dans les tripes des peuples. Nous étions deux nations battues, ne l'oublions pas : la France avec la défaite de 1940, l'Allemagne avec celle de 1945. Nous avions compris qu'il était impossible de continuer dans cette voie : voilà l'humus sur lequel a pu pousser la réconciliation. Pour le reste, je l'ai « accompagnée » professionnellement en tant que journaliste. Je me trouvais à Colombey-les-Deux-Églises avec une poignée de confrères allemands lors de la rencontre décisive entre de Gaulle et Adenauer, qui a conduit au traité de l'Élysée en 1963. Tout allait dépendre des atomes crochus entre les deux hommes. Nous étions suspendus aux lèvres de l'adjoint d'Adenauer venu nous dire après une heure d'entretien : « Tout baigne ! » Voilà sans doute ma plus grande émotion. La deuxième fut à Douaumont quand Mitterrand et Kohl se

sont donné la main. Pour être honnête, je n'ai pas vu grand-chose sur le moment, retranché derrière un mur de caméramen qui se sont soudain agités comme des fous pour immortaliser l'image. Mais quel symbole, au milieu du brouillard, sous le ciel sinistre de novembre! Je ne peux l'oublier.

S.H. À mes yeux, Mendès France a été l'homme d'État qui a vraiment fait passer la réconciliation pour une nécessité. Après l'échec de la CED (la Communauté européenne de défense) en 1952, il a eu l'intelligence de pousser tout de suite vers un accord qui allait permettre le réarmement de l'Allemagne. Cet épisode de la CED correspond au moment où ceux qui gardaient une hostilité envers les Allemands ont perdu la partie par rapport à ceux qui croyaient à la réconciliation pour l'avenir des deux pays. Ensuite, le fait que nous ayons affaire aujourd'hui à une seule Allemagne change aussi la relation. Quand il existait deux pays en conflit idéologique l'un avec l'autre, on pouvait ressentir une énorme sympathie pour l'un et une grande méfiance pour l'autre. Le mérite d'Helmut Kohl, c'est d'avoir très vite su faire de cette unification - qui était tout de même un sacré défi pour l'Allemagne! - une réalité qui a conquis le monde extérieur. La France, notamment, a considéré que l'unification était un grand atout pour l'Europe. Et ça l'a été. L'Allemagne de Schröder, après celle de Kohl, est donc pour nous celle sur laquelle nous pouvons construire un élargissement européen qui a une bonne chance de réussir. Enfin, la création de l'Office franco-allemand pour la jeunesse, en 1963, a également été pour moi un moment très important. Je travaillais à l'époque au ministère de l'Éducation nationale et j'ai retrouvé au conseil d'administration de l'Office des amis d'Eugen Kogon, un Allemand qui m'avait porté secours pendant la guerre. Tout faire pour que les jeunes générations se rencontrent, se connaissent et s'estiment m'a paru une très grande entreprise. Mais surtout, quel qu'un comme moi, né à Berlin, qui se sent par conséquent allemand dans son ascen-

dance mais aussi Français par toute sa vie - et qui est arrivé, de plus, à un poste diplomatique -, ne peut que ressentir très intensément tout ce qui fait progresser l'entente et l'amitié franco-allemande.

4. Ce rapprochement a-t-il favorisé une réconciliation plus intime avec vous-même ?

S.H. Bien sûr. Ce serait absurde de dire que j'ai eu honte d'être allemand. Car j'estime que l'identité allemande est très positive et très forte. Mais j'ai été naturellement scandalisé par le fait que mes compatriotes aient pu accepter le nazisme. Traverser une période où l'Allemagne, qui est quand même mon pays d'origine, a connu cette horreur est une expérience dont on ne peut que souffrir. Mon père, Berlinoise né dans une famille juive, traitait Hitler de clown. Il était naïf au point de penser que les Allemands allaient vite s'en débarrasser... et il est resté dans sa ville jusqu'aux pogroms de 1938. À son arrivée en France, il a malheureusement été envoyé dans un camp en tant qu'« étranger ennemi » - l'un des nombreux méfaits de la politique

de Vichy... Usé, il est mort en février 1941 après avoir rejoint ma mère à Sanary, sur la Côte d'Azur, où vivaient aussi d'autres écrivains, tel Thomas Mann justement. Pour moi, toutes ces identités - Français, Allemand et Allemand juif - appartenaient à la grande culture des années 1920, et l'espoir de retrouver une grande culture franco-allemande au début du XXI^e siècle est essentiel à mes yeux.

A.v.K. J'ai certainement compris la réconciliation dès le début comme une aide personnelle, pour régler les comptes avec mon passé. Le chemin a été long. Je me souviens d'un ami juif, Kurt Keiser-Bluth, qui avait été un célèbre journaliste de la presse berlinoise d'avant-guerre et avec lequel je correspondais. En 1968, je lui ai envoyé mon premier livre *Lieutenant de panzers*, où je présentais la thèse de presque tous les officiers de la Wehrmacht : nous avons malheureusement été l'instrument d'un abominable criminel mais nous étions obligés de faire notre devoir. Il m'a répondu sèchement : « Votre devoir eût été de tout faire pour raccourcir le règne de cette abomination d'Hitler. » J'ai réalisé que, chez nous, le champ d'honneur était devenu un champ de déshonneur puisque toute la tradition de l'armée prussienne avait été bafouée



Stéphane Hessel en aviateur de la France libre.



August von Kageneck (à gauche), avec un camarade de son unité de panzers.

par Hitler qui avait complètement faussé le sens de notre éthique, celui de notre engagement et de notre sacrifice. Il avait utilisé les sentiments les plus nobles qu'un soldat puisse avoir pour mener sa guerre criminelle. En 1942, j'avais 20 ans; j'étais un très jeune lieutenant, commandant une unité aux avant-postes. Le jour où l'un de mes soldats m'a raconté avoir été témoin d'un massacre de juifs dans la ville de Tarnopol, j'ai commencé à comprendre ce qui se passait derrière nous. Mais j'ai fait mon examen de conscience bien plus tard, en écrivant des livres. Dans *Rage et Honte*, j'accuse l'aristocratie allemande de ne pas avoir soutenu la démocratie en Allemagne. Mon propre père avait accepté la république de Weimar mais il n'était pas démocrate dans sa chair.

Au cours des années 1960, un ami de mon ancien régiment, le prince Castel, se mit à organiser des voyages privés dans les pays qui avaient été occupés par la Wehrmacht, afin de se réconcilier sur place avec les populations. J'ai ainsi visité Prague et le camp de Theresenstadt. J'ai ensuite été totalement bouleversé à la lecture du livre de Meyr Lewenstein, un juif qui a survécu à l'holocauste. « *Mais à quoi ai-je servi?* » : la question n'a cessé de me hanter. (*Sanglots.*)

repères

60 ans de réconciliation

22 janvier 1963 Le traité de l'Élysée est signé par le général de Gaulle et le chancelier Konrad Adenauer. Il marque la naissance du couple franco-allemand.

5 juillet 1963 Création de l'Office franco-allemand pour la jeunesse.

8 septembre 1978 Valéry Giscard d'Estaing et le chancelier Helmut Schmidt lancent le système monétaire européen (SME).

22 septembre 1984 François Mitterrand et Helmut Kohl commémorent à Verdun le souvenir des soldats des deux nations morts pendant les deux guerres mondiales.

22 janvier 2003 Jacques Chirac et Gerhard Schröder fêtent le 40^e anniversaire du traité de l'Élysée par une réunion commune des Parlements et des Conseils des ministres.

6 juin 2004 Gerhard Schröder est invité en Normandie pour le 60^e anniversaire du Débarquement.

S.H. Dans la mesure où l'on considère que Hitler a été un moment de l'Histoire – un moment atroce, mais un moment, sur douze années –, ce que l'Allemagne était avant et ce qu'elle est redevenue après, voilà ce qui compte. Avec toute sa grande tradition culturelle, l'Allemagne est une composante tellement essentielle de la culture européenne qu'un honnête homme européen ne saurait aujourd'hui être amputé de cet apport-là. ● *Propos recueillis par Marie Chaudey*

Méthodologie de la réconciliation

La réconciliation demande successivement :

1- Un effort de volonté

(dépasser la douleur, la peine, les blessures, y compris d'amour propre)

« *Il faut bien qu'il y en ait un qui commence* »

- ◆ reconnaître son ennemi (*in-amicus*) comme un partenaire
- ◆ chercher à établir le dialogue :
 - ◆ dans le respect
 - ◆ avec ou sans médiateur
 - ◆ sans mensonge
 - ◆ sans désir de vengeance ni de revanche
 - ◆ sans manipulation

2- Un effort créatif

- ◆ Trouver un compromis viable en faisant appel à la raison, « *on ne peut tout avoir* »
- ◆ Faire certains deuils, accepter des renoncements, c'est accepter « *un moins* » mortifère au profit d'un « *plus* » d'entente porteur d'espoir
- ◆ Construire ensemble un plan, un projet, s'engager
- ◆ Prévoir l'avenir, c'est construire

3- Un effort moral

- ◆ Equilibrer le travail d'oubli et de mémoire
- ◆ Poser des actes symboliques (exemple : deux morceaux à recoller)
- ◆ Transmuer le négatif en positif : « *faire la paix* » plutôt que « *ne plus se faire la guerre* »
- ◆ Discerner le bien et le mal dans le présent et à terme, c'est à dire être lucide. Plus tard un retour sur les actions passées pourra être fait (avec ou sans médiateur)

4- Un effort dans la durée

Pour préserver le bien conquis par la raison et non par la force, « *pourvu que ça dure* » :

- ◆ Continuer le dialogue
- ◆ Proposer cette paix retrouvée à un ou plusieurs tiers
- ◆ Prévenir les rechutes, se donner des rendez-vous
- ◆ Poser des actes qui engagent
- ◆ Trouver un garant de cette paix pour son avenir (loi, traité, institution, référent, etc.)

Exemples de réconciliation

Dans le passé :

- ◆ l'Edit de Nantes, 13 avril 1598, par Henri IV
- ◆ la déclaration Schuman et la construction de l'Europe
- ◆ l'apartheid en Afrique du Sud

En voie d'achèvement :

- ◆ la paix entre Britanniques et Irlandais
- ◆ la question chypriote entre Grecs et Turcs

Situations conflictuelles préoccupantes :

- ◆ guerre civile en Colombie
- ◆ conflit israëlo-palestinien
- ◆ guerre russo-tchéchène